

# COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



FABIAN Johannes, 2017, *Le Temps et les Autres. Comment l'anthropologie construit son objet*, trad. de l'anglais par E. Henry-Bossonney et B. Müller, avant-propos d'A. Bensa. Toulouse, éditions Anacharsis, coll. Griffes essais, 304 p., 2<sup>e</sup> édition.

Paru pour la première fois en 1983 aux États-Unis, *Time and the Other: How Anthropology Makes Its Object* aura dû attendre l'année 2006 pour connaître sa première traduction française aux éditions Anacharsis. Cette deuxième édition fait partie d'un projet plus vaste de réédition des classiques déjà publiés par Anacharsis, mais dans un nouveau format poche. La traduction d'Estelle Henry-Bossonney et de Bernard Müller conserve les mêmes qualités, de même que l'avant-propos d'Alban Bensa.

Dès le début de son ouvrage, Johannes Fabian attire notre attention sur une contradiction fondamentale au sein de la discipline anthropologique. En effet, nous trouvons les fondements empiriques de la recherche ethnographique dans l'enquête de terrain, soit lors d'une interaction située dans un temps partagé par l'ethnographe et ses interlocuteurs. Pourtant, le discours qui rend compte de cette recherche place ceux dont il est question dans une autre temporalité que celle du chercheur. Pour Fabian, « la présence empirique de l'Autre se transforme en une absence théorique, tour de passe-passe exécuté par un ensemble de procédures qui visent toutes à maintenir l'Autre en dehors du Temps de l'anthropologie » (p. 19). Cette formule nous rappelle que l'auteur est un contemporain des idées d'Edward Saïd et de son *Orientalism* (1979). Il en reste d'ailleurs très proche tout au long de son propos, particulièrement lorsqu'il répète avec insistance que le discours sur « l'Autre » en anthropologie n'est possible que par l'absence effective de cet « Autre » dans le Temps de la discipline. C'est ce que l'auteur nomme le « déni de co-temporalité » (p. 69). Loin d'être anodin dans l'histoire expansionniste de « l'Occident », le temps est ainsi devenu un instrument de pouvoir nécessaire à la mise en place des éléments « d'une histoire à sens unique » marquée par « le progrès, le développement, et la modernité » (p. 226) pour certains, et l'exclusion des « Autres ».

La conclusion de l'ouvrage suffit, à elle seule, à résumer l'essence du propos de l'auteur, mais les chercheurs voulant plus de détails seront récompensés par la lecture de la longue généalogie du temps en Occident proposée par Fabian. Appliquant une méthode déjà chère à Nietzsche ou à Foucault, Fabian cherche à remonter le temps jusqu'à ce qu'il nomme lui-même « le point de départ de toute tentative de compréhension de la temporalisation évolutionniste » (p. 40). Sa généalogie le fait ainsi revenir à la sécularisation du temps judéo-chrétien. Il y voit le remplacement du temps sacré, marqué par les passages sur terre de saints ponctuant une histoire sacrée, par le temps séculier, marqué par l'image bourgeoise du « voyageur philosophique ». Typique des représentations philosophiques et intellectuelles des premiers instants de la colonisation, cette perception du temps a été associée au trope du « voyageur » dont les pérégrinations dans l'espace mènent à la découverte d'« Âges »

(p. 60) ou « d'époques » différents des nôtres. Pour l'auteur, c'est dans cette conception du voyage, alors considéré comme une sorte de « retour dans notre passé », que nous trouvons les fondements épistémologiques d'une praxis anthropologique liée au colonialisme et à l'impérialisme. Pour Fabian, même s'ils ont condamné l'évolutionnisme de manière assez universelle, le fonctionnalisme britannique, le culturalisme américain et le structuralisme de Lévi-Strauss n'ont pas résolu le problème épistémologique du temps : « Au mieux, ils l'ont ignoré, au pire, ils lui ont dénié toute signification. » (p. 53.) Pourtant, c'est en insistant sur le fait que ces liens ont avant tout été épistémologiques, et non seulement moraux ou éthiques, que l'auteur accuse ces différents courants de l'anthropologie de reproduire les classifications temporelles de l'évolutionnisme et de persister dans le déni de contemporanéité vis-à-vis les sujets de leurs ethnographies.

Mais comment se défaire de ces représentations ? Est-ce que l'écriture anthropologique signifie nécessairement une mise à distance de l'Autre ? Il n'est pas faux d'affirmer, comme le fait Fabian, que c'est en cherchant à se rapprocher le plus possible des sciences de la nature que l'anthropologie s'est reposée sur une distanciation temporelle entre l'« Autre » en tant qu'objet d'une discipline constituée scientifiquement et l'ethnographe, sujet du discours de cette discipline. Cette « apologie de la distance » constitue la clé pour comprendre la conception de l'objectivité empirique dans le discours anthropologique (p. 118). La proposition faite ici est de s'affranchir de cette posture « objectiviste », où l'observateur se tient à distance d'un monde social considéré comme un spectacle qui se donne à voir. De ce point de vue, l'ethnographie est présentée comme une activité essentiellement visuelle et spatiale, dans laquelle « l'œil » (chap. 4) de l'ethnographe est garant de l'objectivité de l'observation. C'est dans ses propos sur « l'observation », méthode emblématique de la discipline, que la critique de Fabian devient la plus fine et assurément la plus audacieuse. En déconstruisant les présupposés idéologiques de cette représentation de la connaissance essentiellement « visuelle », Fabian insiste sur l'importance d'une « praxis communicative » (p. 175) au détriment d'une « perception solitaire » (p. 253), et pose ainsi les bases de la recherche participative en anthropologie.

Ouvrage ayant revêtu une grande importance au début de la fameuse « crise de la représentation » qui a secoué la discipline anthropologique à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, ce classique de l'anthropologie a eu pour vocation d'opposer une « réaction totale » au « mythe de l'allochronisme » (p. 238). Assumant le caractère « radical » de son essai, Fabian souhaitait par-dessus tout imaginer « le cours futur des idées » (p. 239). L'ouvrage, annonciateur de la participation active des « sujets ethnographiques » à la production du discours anthropologique, reste brûlant d'actualité. C'est notamment le cas lorsqu'il s'agit d'évaluer et de comprendre en quoi la pratique anthropologique et ethnographique consistant à « parler des autres » exprime et concrétise des relations de pouvoir (p. 287). Plus qu'un ouvrage nécessaire à la compréhension historique de la discipline, c'est un essai méthodologique à mettre entre les mains de chaque anthropologue et ethnographe dont le travail repose sur l'enquête de terrain.

## Références

FABIAN Johannes, 1983, *Time and the Other: How Anthropology Makes Its Object*. New York, Columbia University Press.

SAID Edward W., 1979, *Orientalism*. New York, Random House, Vintage Books.

*Lucas Aguenier*  
*Centre interuniversitaire d'études et de recherches autochtones (CIÉRA)*  
*Université Laval, Québec (Québec), Canada*